



*Petit Courrier des Dames*  
*Rue Meslée N° 25.*

*Costume de deuil de Cour, Robe de l'Épine Barelle de crêpe, Voile de crêpe.*



5491

(IV<sup>e</sup> ANNÉE.)

N<sup>o</sup> XVIII.—TOME VII.

137

30 SEPTEMBRE 1824



# PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois,  
dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois . . . . . 9 fr.

pour six mois . . . . . 18

pour l'année . . . . . 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.

1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

Comme on pourrait à bon droit s'étonner que dans une feuille  
aussi légère que la nôtre, nous eussions pu encourir la sévé-  
rité de MM. les Censeurs, nous croyons devoir prévenir nos lecteurs



que les articles supprimés dans le Journal du 25, se composaient d'Annonces et d'une courte analyse d'ouvrages littéraires, dont nous ignorions l'interdiction par la police.

Dans tous les endroits publics, soit aux spectacles, soit aux promenades, on rencontre plus des deux tiers des personnes en deuil; on regarderait comme une telle inconvenance de ne point adopter une couleur qui soit en harmonie avec la tristesse générale, que les dames à qui leur position de fortune ne permet pas sans doute la dépense d'un costume entier, adaptent des accessoires de deuil à leurs toilettes, tels que schall, ceinture, chapeau, bas et gants noirs: voulant prouver ainsi qu'elles partagent d'intention la douleur publique.

Beaucoup de dames distinguées par leur rang dans la société, et renommées par l'élégance et le bon ton de leur mise, n'ont encore porté pour deuil que des robes de laine, la plupart faites en blouses. On garnit le bas du jupon de trois biais très-rapprochés, et ces triples remplis sont encore placés comme aux robes d'été, sur trois rangs, à quatre pouces de distance l'un de l'autre. Quelquefois ces biais en laine sont alternés par des biais en crêpe. On a vu aussi plusieurs blouses en laine dont le jupon était froncé tout autour du corsage.

On dispose des robes en cachemire noir, dont la garniture est formée d'un gros bouillon en cachemire; des torsades en laine servent d'attache, et traversent diagonalement de distance en distance la largeur du bouillon.

Cependant, la généralité des costumes de deuil se compose de robes en *gros de Naples*, garnies de biais, de ruches ou de bouillons, en gaze de laine. La plupart sont décolletées et l'on voit une aussi grande variation dans les formes des fichus et collets en gaze noire, que l'on a pu en remarquer cet été dans la disposition des fichus et pélerines en linge.

Nous avons vu au Tuileries une très-jolie toilette composée d'une redingotte de crêpe doublée en satin noir: entre les deux gros plis de chaque côté du devant de la robe, à partir des épaules jusqu'au bas du jupon, se trouvaient placés de petits boutons de deuil, c'est-à-dire en métal bronzé; ces boutons, forme à la hussarde, étaient serrés les uns contre les autres; ceinture et bracelets en *fer bronzé*.



L'étiquette du deuil interdisant pendant les premiers mois l'usage des dentelles et des blondes, M. Violard, fabricant de dentelles à *Courseville*, près Caen, vient d'inventer une blonde en laine. Nous avons vu une pièce de tulle, sortant de ses fabriques, et c'est réellement une difficulté vaincue que d'avoir pu parvenir à travailler la laine, de manière à en former un ouvrage aussi léger. Le dépôt de M<sup>me</sup> Violard est à Paris, *Cour Batave*, n<sup>o</sup> 16; nous ne doutons pas de tout le succès qu'aura cette ingénieuse invention, que l'auteur se propose de perfectionner au point d'offrir incessamment des schalls ou écharpes en tulle de laine.

Les *Barettes* en cachemire noir sont les seules coiffures habillées que l'on admette encore. Les chapeaux sont en gros de Naples, forme ronde évasée, la passe très-courte, à partir des oreilles, et assez longue sur le devant. Les nœuds et les brides en gaze; les bouts des lides sont quelquefois terminés par un gland. Les capottes négligées se font indistinctement en gros de Naples, gaze ou crêpe; on les porte toujours froncées et garnies de chicorée.

Le froid excessif qui s'est fait sentir depuis quelques jours a fait paraître les pelisses et les manteaux. Ceux qui avaient été faits pour la circonstance étaient en cachemire noir, doublé en satin, le collet en satin. Cependant, il est admis de porter des pelisses de couleur avec un costume de deuil; nous en avons vu plusieurs le jour de l'entrée du Roi, aux Tuileries, et à la sortie des théâtres.

## VINGT-QUATRE HEURES EN DILIGENCE.

( Suite. )

Ce fut à la clarté d'une mauvaise lampe d'auberge que j'aperçus les premiers regards de la belle inconnue; et ce regard, plein de génie et de sensibilité, acheva d'étouffer ma raison, tandis qu'un sourire, aussi doux que la mélancolie, vint pénétrer jusqu'au fond de mon cœur.

Placé à l'extrémité de la table, je ne cessais de contempler cette femme, également intéressante par son extrême jeunesse, sa beauté parfaite et l'expression touchante de sa physionomie. Tous ses traits présentaient un contraste piquant qui, dans son ensemble, offrait une harmonie séduisante. Ses grands yeux bleus étaient à demi voilés par des boucles de



cheveux noirs, qui faisaient encore ressortir la blancheur extraordinaire de sa peau. Il semblait même que la nature eût oublié de répandre sur ses joues ce coloris brillant que l'adolescence transmet à la jeunesse; mais, chez elle, cette pâleur était encore un attrait qui disposait le cœur à lui porter cet intérêt irrésistible dont je ressentais l'effet. J'aurais donné tout au monde pour recueillir dans cet instant une seule de ses paroles; je sentais que sa voix devait être semblable à la mélodie des anges, et que son premier mot acheverait de décider de ma destinée.

Cependant mes vœux furent loin d'être exaucés. La jolie inconnue, placée auprès d'un vieillard qui l'accompagnait, ne proféra pas une parole pendant le tems du souper. Son compagnon, attentif à ses moindres désirs, ne lui laissait même pas demander ce qu'elle pouvait désirer, et lorsque je hasardai de lui offrir d'un plat qui était devant moi, elle me répondit par un signe négatif, accompagné d'un regard, qui me redonna de tout ce que ses accens auraient pu m'apporter de bonheur. Lorsque nous remontâmes dans la voiture, je m'empressai de lui offrir la main, et j'obtins encore pour remerciement le plus gracieux sourire. Bientôt après, nous nous retrouvâmes dans les ténèbres, qui me dérobèrent de nouveau toutes les beautés que je venais d'admirer; mais elle était auprès de moi, je touchais quelquefois sa main, je rencontrais son pied, sa douce haleine parvenait jusqu'à mes lèvres, pouvais-je ne pas me trouver heureux! Fraîches illusions de la pensée, vagues espérances, inexplicables enchantemens, pourquoi faut-il que vos délices aient de si courts instans? pourquoi faut-il que vous nous quittiez avant la vie; et que, notre imagination désenchantée perde un jour tous ces prestiges fortunés qui sont les plus réels bonheurs de l'existence!...

Lorsque les premiers rayons du jour pénétrèrent dans la diligence, je me trouvai le seul éveillé, et je pus considérer à loisir l'effet que produisait l'aurore sur toutes ces figures endormies. Un vieux monsieur qui s'était assoupi, les lunettes sur le nez, se trouvait les avoir sur le menton. Un autre, par le mouvement continuel de sa tête, était parvenu à faire tourner sa perruque devant derrière. Un troisième, sans doute attaqué d'une maladie nerveuse, ne cessait d'agiter ses

lèvres par un rire convulsif : enfin, notre petite société offrait, à cette heure, un composé de ridicules qui m'eussent peut-être beaucoup amusé en d'autres tems ; mais je venais de sentir la jolie tête de ma voisine se porter machinalement sur mon épaule, et je rendis grâce au sommeil qui me confiait un si charmant fardeau, lorsque le vieillard qui accompagnait la voyageuse, s'éveillant au même instant, me demanda mille pardons de la fatigue que sa fille m'occasionnait. *De la fatigue !* pauvre vieillard ! es-tu donc si loin de la jeunesse que tu aies oublié quels délices renferment le poids d'une jolie tête ! *de la fatigue*, répétais-je ! Pour cette fois le vieillard sourit, comme s'il m'avait compris. Je pris occasion de ces premiers mots pour entamer une conversation que je désirais ardemment, et j'eus soin de la mener sur sa fille. Je parlai de son extrême beauté, des avantages qu'elle devait goûter dans la société. . . . La société, répondit tristement le vieillard, la société ne peut offrir nul intérêt à ma pauvre enfant ; elle en est excluse pour toujours, et son malheur ne peut trouver d'appui qu'auprès de son vieux père, trop vieux hélas ! pour espérer lui prodiguer, long-tems encore, les consolations dont son infortune a besoin.

(La suite au prochain Numéro.)

#### LA FRANCE AU SEIZE SEPTEMBRE 1824.

Jour redoutable !	Ciel d'azur !
Voiles épais !	Clarté nouvelle !
Foudre et trépas !	Horizon pur !
Trône désert !	Tige immortelle !
Cris funèbres !	Concerts pieux !
Source de pleurs !	Sainte espérance !
Tristes cyprès !	Lis radieux !
Louis finit !	Charles commence !

DÉSAUGIERS.

#### LA BATELIÈRE DE MONTEREAU.

Et nous aussi nous voulons parler de cette aventure intéressante qui vient d'être célébrée par la muse de M. Bouilly, par la lyre de M. Berton et par le pinceau de M. Horace Vernet. Nous voulons raconter cette histoire naïve et touchante, qui vient d'inspirer à la fois le peintre, le poète et le musi-



cien, et charger le *Petit Courrier* d'apprendre à celles qui peuvent l'ignorer encore tout le charme, tout l'intérêt attaché pour jamais au nom de la batelière de Montereau.

Près du pont de Montereau, en 1814, une affaire assez chaude venait de s'entamer; M. de C., officier de lanciers, y est frappé d'un coup de feu, et tombe de cheval. En dépit de la douleur qui l'accable, il rassemble assez de force pour se traîner jusqu'aux rives de l'Yonne. Et là, il est prêt à rendre le dernier soupir, lorsqu'un vieux batelier, ancien soldat, l'aperçoit, et, secondé par sa fille, jeune enfant âgée de treize ans, arrive à son secours : « Vous avez été bien maltraité, » mon officier, lui dit-il; mais tel que vous me voyez, je suis revenu de plus loin. » Le silence de M. de C. prouve l'excès de ses souffrances; le bon batelier se hâte de le placer sur son bateau, et le dirigeant vers son embarcation, le conduit au rivage opposé, où se trouvait l'ambulance; il regarde la blessure du côté gauche, et s'aperçoit que le sang qui s'y amasse doit avant peu d'instans terminer la vie du jeune officier; puis, s'adressant à sa fille : « Marie, tu m'as entendu parler de mon frère; tu sais qu'il est mort d'une blessure semblable; eh bien! s'il s'était trouvé là quelqu'un qui eût consenti à lui sucer sa plaie, ses jours étaient sauvés. »

Il aborde sur la côte; mais ses forces sont insuffisantes pour transporter l'officier à terre, et il le recommande aux soins de sa fille, tandis qu'il va chercher quelques soldats pour l'aider. Marie, restée seule près du blessé, s'efforce de recueillir ses derniers gémissemens; elle s'approche de lui, et son ame se trouble en distinguant que les plaintes du malheureux sont toutes pour sa mère, que les seuls regrets qu'il puisse articuler, sont de la quitter sans recevoir ses derniers embrassemens. Ces mots pénètrent le cœur de la jeune fille; le moyen par lequel on aurait pu sauver la vie à son oncle se présente à sa pensée; elle déchire les vêtemens du guerrier, ses lèvres pressent la plaie mortelle, elles viennent ramener l'existence; mais le bruit qu'elle entend suspend cette action héroïque. Marie, confuse, se réfugie à l'écart; le batelier arrive avec les soldats, et reste stupéfait, en voyant M. de C. ouvrir les yeux; il demande qui lui a rendu la vie. Le batelier regarde sa fille; il voit des taches de sang sur son tablier, il



l'appelle ; la pauvre enfant rougit, veut se défendre, lorsque les embrassemens de son père viennent la rassurer ; le jeune officier , pénétré d'admiration et de reconnaissance , s'écrie : « Oh ! ma libératrice ! je vous dois la vie , elle vous appartient » à jamais ! »

Dès ce moment , il ne veut plus d'autre garde-malade que Marie , elle ne doit plus le quitter. Il écrit à sa mère que c'est à son nom invoqué au moment suprême qu'il doit le sublime dévouement de celle qui lui a conservé les jours ; il lui demande son consentement pour consacrer sa vie à sa libératrice. Quel préjugé pouvait résister à la reconnaissance qu'inspirait à M<sup>me</sup> de C. le bonheur de revoir son fils ! elle accorde tout pour celle à qui elle est redevable d'un bien si précieux. Marie fut mise dans une pension de Paris , elle y reçoit une éducation brillante ; ses grâces , sa physionomie s'y développent avec une harmonie digne de sa belle ame , et la jeune batelière de Montereau vient d'unir son sort à celui du guerrier dont elle sauva la vie. Le jour des noces , M. Bouilly a célébré , dans une romance , dont M. Berton a fait la musique , et que M. Horace Vernet a ornée d'une gravure , le récit très-circonstancié de cet intéressant événement.

#### VARIÉTÉ.

Il n'est pas encore neuf heures : déjà l'ouvrière matinale et la grande dame , le marchand et l'homme de finances , une foule enfin de personnes de tous les rangs et de tous les âges se portent aux Champs-Élysées , sur les boulevards , les quais , etc. ; et cependant la pluie tombe par torrent ; mais qu'importe aux Parisiens ! ils vont contempler leur Roi , le frère de celui à qui ils doivent dix années de bonheur. . . . C'est donc pour eux un bien beau jour ! Trois heures d'attente se sont enfin écoulées , l'airain s'est fait entendre : non celui qui porte au loin la terreur , dont le bruit même fait frémir ; mais celui qui devient le précurseur de la joie , et dont chaque coup est compté avec tant de plaisir. Oh ! bonheur ! le canon a raisonné pour la cent et unième fois , Charles X est à la grille de l'Étoile ; Paris salue son nouveau Roi , et , pour me servir d'une de ces pensées charmantes échappées en 1814 , au cœur de Charles , Paris reçoit dans ses murs UN FRANÇAIS DE PLUS. Le monarque s'avance cependant au milieu d'un cortège brillant , mais trop promptement pour ceux qui ont le bonheur de jouir de sa présence , et trop



lentement pour ceux qui ne peuvent encore que l'espérer. La garde royale à sa gauche, et la garde nationale à sa droite, forment deux haies, derrière lesquelles sont des milliers de personnes, tandis que d'autres dans les rues et sur les boulevards sont aux fenêtres; mais toutes ces personnes sont si pressées les unes contre les autres, qu'elles semblent ne former qu'un seul corps, de même que leurs bouches ne forment qu'une seule voix, pour faire retentir les airs de ces mots si doux : VIVE LE ROI ! Ayant quitté les Champs-Élysées à l'allée de Marigny, le cortège suit le faubourg Saint-Honoré, les boulevards jusqu'à la rue Saint-Denis, et cette rue pour se rendre à Notre-Dame : de cette église les quais, pour arriver au château des Tuileries. Pendant ce trajet, affamé de voir le monarque, chacun le salue d'abord dans plusieurs grands personnages qui les premiers s'offrent aux regards : c'est ainsi que Monseigneur le duc de Bourbon, et S. A. R. le dauphin reçoivent à leur passage les hommages de tout un peuple trop ému pour pouvoir bien distinguer. Mais Charles, aussi à cheval, s'avance enfin : la joie qui brille dans ses traits, sur lesquels on remarque cependant les traces du chagrin que son cœur a éprouvé si récemment, cet air de bonté que l'on pourrait nommer *bourbonnienne*, et la grâce qu'il met dans ces saluts multipliés par lesquels il répond à l'amour de son peuple, le décèlent bien plus que l'or et les décorations qui le couvrent. Une simple haie de soldats et de gardes nationaux est là, comme je l'ai dit; mais pour la pompe et le maintien de l'ordre seulement, car ces rangs s'ouvrent chaque fois qu'un infortuné veut s'approcher du Roi, et lui présenter un placet; l'ordre en avait été donné; j'ai même vu le petit-fils du bon Henri IV s'avancer vers celui qui lui tendait la main, et oublier l'étiquette pour n'écouter que son cœur, ce cœur qu'il indiquait lui-même encore en 1814, comme *la place d'un Français* (1). Le Roi, suivi de tous les maréchaux, des personnes de sa maison, de Madame la dauphine, de Madame, duchesse de Berri, qui, toutes deux accueillaient avec bonté les hommages que la foule s'empressait de leur adresser, arriva au château des Tuileries à quatre heures moins un quart. Le tems a été presque constamment mauvais, mais cependant, je ne puis trop le répéter. c'était pour nous un bien beau jour.

*A ce Numéro est jointe la Planche 250.*

(1) En 1814, à l'entrée de Charles X, alors MONSIEUR, un garde national, poussé par la foule, tomba et le heurta dans sa chute : comme ce garde national s'excusait, le roi lui répondit alors : « Vous êtes tombé sur mon cœur, c'est la place d'un Français. »